

Écritures de l'enfant mort

Claude Jamart

and I'll always remember you like a child, girl.

*Pour Perle, et les autres.
Oh ! baby, baby, its a wild world,*

*I know we have come a long way,
we're changing day to day, but tell me,
where do the children play ?*

Cat Stevens¹

*L'analyste doit aussi pouvoir supporter
l'ignorance – la sienne –
et sa mise en présence d'un mystère,
d'une demi-vérité.*

Wilfred R.Bion²

Écritures de l'enfant mort

Il en est des sublimes. Celles des *Kindertotenlieder* de Mahler, des *Leçons des*

1. C. Stevens, *Tea for the tillerman*, Freshwater Music, 1980.

2. W.R. Bion, *Entretiens psychanalytiques*, Paris, Gallimard, 1974, p. 131. La suite du texte évoque l'enfant mort : l'analyste doit aussi pouvoir supporter l'ignorance-la sienne-et sa mise en présence d'un mystère, d'une demi-vérité. Cette capacité semble permettre à l'esprit de connaître une expérience qui favorise son développement. Si le bébé à une mère qui est capable de supporter la peur que son enfant soit mourant, fou ou idiot, il semble bien que le bébé s'en trouve mieux. Si elle ne peut pas le supporter, le bébé ne le pourra pas non plus et il ne se développera pas mentalement. Mais l'analyste peut-il supporter le développement ?

Ténèbres de Boltanski ou du *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertész. La liste n'est pas exhaustive, elle n'est que l'écume d'un choix de cœur.

Il en est des féroces. Celles qui tracent au scalpel leur écriture sanglante sur le corps mort de l'enfant en raison du désir de la science de voir et de savoir. La lecture de ce livre de chair et de ses figures où culmine celle du démantèlement « au nom de la greffe » reste toujours un bloc d'abîme. Celui qui renvoie chacun à l'*Hilflosigkeit* infantile et à ce que Winnicott a appelé « agonies primitives »³.

Il en est des secrètes. Celles qui défient l'effacement et gardent trace au lieu même du corps et de ses conduites et qui ne se révèlent que de façon inattendue et incidente dans la cure ou dans ce qui en tient lieu, comme ces entretiens au lit du malade atteint de cancer. Elles concernent l'enfant laissé sans nom, sans sépulture.

Ainsi, lors de sa seconde cure analytique, essentiellement centrée sur la mort de sa mère quand il était très jeune enfant, Peter sera soudain saisi par l'impulsion d'abandonner pour une journée à la mer son travail d'artiste. Longue promenade solitaire sur la plage déserte. Ramassage de ces fragments d'épave que sont les bois flottés que la mer laisse à chaque marée sur le sable. Il s'en était servi pour dresser un tumuli pour leur enfant que sa compagne avait perdu une dizaine d'années auparavant. L'âge de gestation, en dessous de six mois, n'avait pas permis d'inscription au registre de l'état civil, ni d'inhumation. Cet événement inélaborable à l'époque avait précipité leur séparation malgré l'amour et le désir qui continuaient à le porter vers elle. Dans les séances qui suivirent l'expédition à la mer, il revint longuement sur le sens de cet acte qu'il avait posé à sa totale stupéfaction. Pour la première fois, il avait pu se penser père d'un fils, pour ensuite se penser fils d'un père, se dégageant ainsi du corps maternel mort qu'il disait habiter et par lequel il se savait depuis longtemps habité. Jusque là il n'avait été que figé, sidéré de n'être que fils-comme-mort d'une mère morte. Un souvenir écran, véritable arrêt sur image, en amont duquel il ne pouvait se souvenir, en aval duquel il ne pouvait s'avancer, était le mémorial de ce moment. Durant de nombreuses séances, il ne pourra supporter de s'allonger sur le divan de crainte d'être repris dans le corps maternel. Dans les mois qui suivirent, il posera d'autres actes l'engageant enfin dans sa vie d'homme adulte. Et dans une reconnaissance sociale qu'il avait toujours refusée jusque là.

Marcia est enceinte de quatre mois et demi quant à l'occasion d'une visite médicale pour douleurs thoracique évoquant une pneumonie, elle est hospitalisée d'urgence dans un service d'hémato-oncologie avec un diagnostic de leucémie. Elle apprendra dans le même temps que le traitement de chimiothérapie qui doit être instauré au plus vite implique qu'elle avorte, et qu'elle deviendra stérile. Tout ira très vite. Plus tard, bien plus tard, elle pourra dire que cela a été trop vite, beaucoup trop vite, sans qu'il ne lui soit possible d'en éprouver, penser ou dire quelque chose. Qu'elle n'avait été qu'une chose inerte entre les mains de tous.

3. D. W Winnicott, « La crainte de l'effondrement », in *Figures du vide – Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 11, Gallimard, 1975.

Je la rencontrerai pendant trois années consécutives à chacune de ses longues hospitalisations à raison de deux séances par semaine. Elle sera au début de nos rencontres essentiellement mobilisée par la séparation d'avec sa fille aînée de dix-huit mois, ainsi que par l'emprise que sa mère profitant de la maladie de Marcia reprendra sur toute la famille. Et ensuite par la séparation d'avec son mari qui ne pourra supporter ni le risque vital encouru par Marcia, ni le bouleversement familial que cela provoque. Elle avait perdu sa place de mère, elle avait perdu sa place de femme, elle n'était plus rien, plus rien d'autre qu'une malade.

Seize mois environ après le début de sa maladie, Marcia va très mal d'un point de vue somatique et psychique sans que les médecins, multipliant les examens, ne trouvent une explication. Ils finiront par lui dire leur impression d'une cause psychologique. Ils envisagent d'arrêter tous les traitements et de lui proposer un retour à domicile. A cette période, j'éprouve durant les entretiens avec elle une impression nouvelle de ne pouvoir l'atteindre, elle semble détachée de tout, retirée dans un espace où elle ne me laisse plus la possibilité de la rejoindre. M'interrogeant avec elle à ce sujet, elle dira avoir été atterrée par les déclarations médicales en ce que cela signifiait dès lors que c'était elle qui était responsable de son état s'empirant. Elle se sentait comme un enfant coupable qu'on abandonne à son sort. Elle parlera pour la première fois de la perte de son second enfant, de l'horreur sidérante de cet accouchement provoqué quand elle avait dû l'expulser et de ce moment où elle l'avait senti glisser hors d'elle, sans pouvoir le retenir ni empêcher cette chute dans la mort. Et puis, elle ne savait pas ce qu'on en avait fait, les pensées les plus sordides lui venant autour du thème de « on l'avait mis à la poubelle ». Il s'agissait bien là d'une sanction pour les désirs d'avortement qu'elle avait eu au début de cette seconde grossesse advenue trop tôt. Et puis il n'y avait pas de tombe où elle aurait pu se rendre, où elle pourrait se rendre. Et soudain cette phrase : « Le bébé aura un an la semaine prochaine », qu'elle corrigea aussitôt : « Aurait eu un an ». Elle savait qu'il était mort mais il avait continué à vivre et à grandir, elle l'avait nommé et continuait en pensée à lui prodiguer, au jour le jour, les soins que toute mère attentive donne à son enfant. Elle se reprochait cependant que de s'occuper ainsi du bébé l'éloignait de sa fille aînée qu'elle avait en quelque sorte abandonnée à sa mère. Façon pour elle de donner un enfant à sa mère en place de celui que sa mère avait décidé d'avorter quand Marcia avait quatorze ans, décision dans laquelle elle s'était laissée impliquer passivement.

Marcia commença à s'interroger sur ce que cela signifiait pour elle d'être responsable de sa vie, d'avoir à répondre de sa vie à elle. Jusque là elle s'était laissée faire par le cours de la vie, par le désir des autres, principalement celui de sa mère, sans bien s'en rendre compte. Mais la maladie et ses conséquences personnelles, conjugales et familiales avaient jeté un éclairage radical sur un certain nombre de choses qu'elle savait sans trop vouloir en savoir. Ses vomissements incoercibles cessèrent, son état somatique s'améliora progressivement, les médecins reprirent confiance dans leurs possibilités de traitement, et dans les séances elle élaborait ce qu'il en était pour elle de ce nouveau point de vue sur elle, les autres, le monde. Elle trouva dans ses

paroles une façon de donner sépulture à son deuxième enfant ailleurs qu'en elle-même. Quelques mois plus tard, elle refusa la proposition de greffe de cellules souches qui lui était faite, traitement au risque extrêmement élevé, et qui la terrorisait, persuadée qu'elle était d'en mourir. Elle rentra chez elle. Au cours des années qui suivirent, elle reprit progressivement place dans sa vie et ne revient à l'hôpital aujourd'hui que pour son contrôle annuel.

Si pour Peter et pour Marcia il y a bien dans leur histoire la mort réelle d'un enfant, il n'en était rien pour Cléopée qui au cours de sa quatrième année d'analyse verra son activité onirique envahie de représentations qu'elle regroupe sous le thème de ce qu'elle appelle l'enfant mort. Ce n'est pas « un » enfant mort mais « l » 'enfant mort, celui, générique, qui représente tous les autres. Elle cherche sa tombe dans la partie du cimetière qui est réservée aux enfants, mais en vain, elle déambule dans les dortoirs désertés d'un orphelinat, mais ne trouve aucune indication susceptible de l'éclairer sur le lieu où le trouver. Les seuls liens qu'elle peut établir sont le personnage de la mendicante dans l'œuvre de Duras, personnage qui la touche infiniment dans son errance, cette phrase de la chanson de Saint Nicolas « mis au saloir comme pourceaux », et cette période de sa vie où elle ne s'habillait que de blanc, et où interrogée à ce sujet par un proche, elle avait répondu être en deuil de l'enfant mort.

Cléopée, c'était il y a très longtemps. Depuis, l'enfant mort avait constitué pour moi un point d'énigme clinique et théorique qui n'a eu de cesse d'insister. Et c'est ce parcours que je me propose de retracer ici sans respect d'autre cohérence que celle de mes rencontres successives avec les diverses élaborations analytiques qui en ont été faites.

Un parcours théorique

Dans *On tue un enfant*⁴, Serge Leclaire nous redit l'insupportable de la mort de l'enfant qui constitue la réalisation d'un désir secret et profond. Parricide et mise en pièces de la mère nous étant devenus plus familier, c'est le meurtre de l'enfant qui reste quant à lui frappé d'horreur sacrée. Pourtant, c'est sur l'évidence de ce meurtre nécessaire que se fonde pour lui, la pratique psychanalytique : « Il faut que le psychanalyste ne cesse de perpétrer le meurtre de l'enfant, de reconnaître qu'il ne peut l'accomplir, de compter avec la toute-puissance de l'infans. Travail constant d'une force de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de génération en génération, témoigne des rêves et désirs des parents, il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance

de chacun. Meurtre irréalisable, mais nécessaire, car il n'est point de vie possible, vie de désir, de création, si on cesse de tuer "l'enfant merveilleux" toujours renaissant. »⁵ Cet enfant, c'est tout à la fois l'enfant glorieux, en majesté, nimbé de toute-puissance et l'enfant abandonné, dans la totale déréliction d'être seul face à la terreur et à la mort. C'est l'enfant du désir incon-

4. S. Leclaire, *On tue un enfant*, Paris, Seuil, 1975.

5. Ibidem, p. 11.

scient des parents.

C'est l'enfant en tant que représentation inconsciente primordiale, représentation du représentant narcissique primaire, qui donne à voir presque sans voile, le réel de tous nos désirs. Cette représentation mérite bien son nom d'infans. Elle ne parle pas et ne parlera jamais. « C'est dans l'exacte mesure où l'on commence à la tuer qu'on commence à parler ; dans la mesure où l'on continue à la tuer, qu'on continue à parler vraiment, à désirer. Rien ne peut nous dispenser d'avoir à traverser cette première mort : "Je" commence en ce temps-là, déjà contraint par l'inexorable seconde mort, l'autre, dont il n'y a rien à dire. L'usage commun est de confondre la "première mort", celle que nous avons à accomplir sans cesse pour vivre, et la "seconde mort". »⁶ Sans cette première mort, pas d'entre-deux-morts possibles où pouvoir vivre. Le véritable travail de la mort auquel nous sommes contraints est la levée de la confusion entre cette première mort et la mort organique qui ne peut se concevoir, pour celui qui parle et qui désire, qu'en référence à la première.

S'installer dans le fauteuil de l'analyste à l'écoute des analysants, c'est mettre en jeu et à l'épreuve son propre rapport à cette représentation narcissique primaire, c'est consentir à perdre l'infans en nous, et soutenir la constance de la force de mort : condition d'ouverture au discours du désir. Cette mise à mort de l'infans nous avons à la vivre chaque jour, pour renaître à la parole et au désir.

Pour Serge Leclair, « on tue un enfant » est le plus originaire des fantasmes qui n'apparaît qu'au cours d'un travail analytique, mais souvent dissimulé dans des représentations de la lignée oedipienne. Les éléments de ce fantasme ne se donnent pas à entendre dans un premier dire : la représentation voilée, déguisée ou déplacée, par exemple sur un jeune animal, est à reconnaître comme indice. La part essentielle du fantasme est constitué par sa structure grammaticale : la détermination de l'action : tuer, et la spécification de son objet visé : l'enfant.

Il souligne également que « même s'il n'y a pas dans l'histoire familiale de petit frère mort, il y a toujours dans le désir des parents quelque deuil non fait – ne serait-ce que de leurs propres rêves d'enfant –, et leur progéniture sera toujours et avant tout le support excellent et privilégié de ce à quoi ils auront à renoncer ».⁷

Le parcours d'écriture de Jacques Hassoun, témoignant à la fois d'une pratique analytique et d'un questionnement politique, s'est ouvert il y a trente ans par *Entre la mort et la famille : la crèche*.⁸ Au départ de la mort réelle d'un enfant en crèche et de la question de l'exil dans ses rapports à la langue, il fonde cette

6. Ibidem, p. 13.

7. Ibidem, p. 24.

8. J. Hassoun, *Entre la famille et la crèche : la mort*, Petite Bibliothèque Payot n° 314, 1977 ; première édition, Maspero, 1973.

écriture : l' [enfant-mort]. Tout à la fois espace de parole dans lequel l'exil peut se dire, mais aussi « schème inscrivant le sujet dans sa généalogie et son ancestralité ».⁹

Dans ce premier ouvrage, il désigne l' [enfant-mort] comme ensemble qui se parle dans le discours de tout sujet. Imaginarisation du sujet quand il se réfère à l'impossible accomplissement du désir, et renvoi à la béance première, qui est avivée par tous les signifiants de la perte qui jalonnent toute existence. Et en particulier par celle qui pose le sujet au sein de la dialectique qui le mène de l'être à l'avoir, quand il reconnaît le temps d'un regard porté sur le corps de l'autre, que de l'avoir ou de ne point l'avoir, ne signe constamment et dans tous les cas que la perte irrémédiable. Les positions dites « masculine » et « féminine » se situent ici dans une illusoire symétrie renvoyant tout à la fois à la problématique du manque et à ce que Freud nous dit de la succession par le Meurtre. Ce qu'il nous faut lire, non pas comme scénario historique mais, comme métaphore inscrite dans le discours de tout sujet.

L'enfant assassiné, qui est cet objet où se reconnaissent les souhaits de mort à son endroit même, se retrouve dans les craintes, les précautions, les phantasmes et les vœux qui entourent l'enfant à venir. Pour Jacques Hassoun, le passage de cet (enfant-objet-de-pulsions-destructrices) à l' [enfant-mort] se fait à travers la reconnaissance de ce que tout sujet est enfant de discours qui désigne l'objet du désir de la mère dans une position tierce par rapport à lui. Cette reconnaissance est accès à la désignation et à la nomination, accès à la reconnaissance d'un ultime non-savoir, celui concernant sa propre mort.

Arrivé à ce point, cet [enfant-mort], est sorti de ce qui l'a imaginé dans le discours de l'inconscient et par un ultime retournement, dit Jacques Hassoun, il peut être désigné comme expression de vie de tout sujet parlant. Il sera désormais un Verbe conjugué au futur antérieur (aura été) et pourra être nommé l'enfant-mot ou le Il du Je.¹⁰

Dans la préface de la seconde édition de *Fragments de langue maternelle*¹¹ Jacques Hassoun indique clairement que c'est bien la question de la langue qui le mène, tout comme déjà en 1978 s'était « frayée la nécessité de jeter quelques lumières sur la langue maternelle ». Dès les premières pages, il inscrit sa démarche dans les textes où se trouvent épars et dispersés « comme par une force centrifuge » les termes enfant et mort. Il précise qu'il s'agit de termes alliés. Et avance que l' [enfant-mort], représenterait la décomposition et la mise en mots du temps de la constitution du lieu de L'Autre. L' [enfant-mort], comme ensemble, serait le support imaginaire d'une approche de la fonction paternelle.

Si nous voulons bien considérer que le mythe freudien de l'incorporation

9. J. Hassoun, *Actualités d'un malaise*, Eres, Actualité de la Psychanalyse, 1999, p. 13.

10. J. Hassoun, *Entre la famille et la crèche : la mort*, op.cit, p. 35.

11. J. Hassoun, *L'exil de la langue-fragments de langue maternelle*, Point Hors Ligne, 1993, p. 21 ; première édition, Payot, 1979.

du père (le mythe par excellence) tend à rendre compte des voies par lesquelles l'enfant accède au symbolique, l'[enfant mort] serait l'écriture d'une imagerie qui retracerait le meurtre de l'enfant. Et qui rend compte des voies par lesquelles l'enfant accède au symbolique. De cet enfant que l'après coup du discours nous restitue en termes d'enfant du narcissisme primaire.

L'[enfant-mort] serait la trace évanescence d'un passage par les défilés de la mort de cet enfant meurtri et magnifié. C'est à l'endroit de cette trace que le sujet advient, que le Nom s'inscrit et que l'amour qui est lié « à la mort du père et à l'absoluité du commandement originel »¹² donne sa pleine mesure. C'est à cet endroit que se pose l'énigme de la langue.¹³

Dans le troisième chapitre, traitant de la langue maternelle, il s'interroge : « Qu'est-ce qui traverse le sujet au temps de la seule nécessité et de la dépendance totale – temps mythique – pour que ça puisse désirer, pour que dans un temps second, Il existe ? Comment le Je du sujet se dégage-t-il d'Elle ? Double question qui le mène à placer la mort seconde comme principielle, originelle, transcendante à l'être. Ici la mort pourrait s'entendre comme catalyseur : principe indispensable à toute réaction chimique, à toute vie. Le catalyseur « cadre » une réaction, qu'il rend possible sinon vivable. »

Détour qui nous permet de percevoir que le sujet (le sujet désirant) déroule sa vie dans l'entre-deux-morts. Étrange détour pour concevoir que la seconde mort est le point où le principe catalyseur - la mort - précède l'existence du sujet et s'inscrit dans l'être de la représentation du représentant de l'enfant du narcissisme primaire.

Plus loin, il ajoute à propos du passage du mot-son au mot-parole : « De la même manière que la mort de l'enfant ne cesse d'agir tout au long de la vie du sujet comme verbe, comme après-coup et advenir tout à la fois. Cette mort est garante de l'accès au langage et à la parole, elle donne la parole au mot, la parole à la demande, la parole à celui qui devra se reconnaître plus tard comme sujet de l'énonciation ».¹⁴

Roland Gori quant à lui, dans *Logique des passions*¹⁵ désigne par l'enfant mort « le point de fuite de tout discours que l'on pourrait aussi bien nommer être, que manque à être, ou même néant. C'est un être mort-né au champ de la parole et du langage qui se trouve ainsi dévoilé. Cet être mort-né au champ de la parole et du langage dont le sujet fait sa consistance et sa nostalgie, qui mieux que la figure de l'enfant mort pouvait le représenter dans la logique des

12. J. Lacan, Séminaire *L'identification*, 21 mars 1962, cité par Jacques Hassoun.

13. J. Hassoun, *L'exil de la langue-fragments de langue maternelle*, op. cit., p. 16.

14. Ibidem, p. 44.

15. R. Gori, *Logique des passions*, Paris, Denoël, *L'espace analytique*, 2002.

passions ? »¹⁶

Il met, dans son ouvrage, la passion de l'ignorance au compte de la problématique interne au discours. Reconnaître cette problématique interne de toute parole dans sa valeur sexuelle et sexuée suppose l'accomplissement d'un parcours semé de deuils : celui de la maîtrise phallique du savoir, celui d'un Autre tout puissant lecteur de nos pensées et deuil du deuil où d'avoir perdu, nous n'aurions plus à perdre. Ce travail de deuil doit opérer dans la cure. Mais Roland Gori va situer la problématique « sous les auspices du féminin en tant qu'il constitue pour les deux sexes ce qui échappe à l'évidence ».¹⁷ L'enfant mort ne sera pas entendu comme événement mais en terme d'avènement dans la parole, comme événement du discours. La place et la fonction de l'enfant mort viennent représenter pour une femme celui qu'elle n'aura jamais, et pour les deux sexes constituent dans l'organisation génitale le primat du phallus. « Dès lors la figure de l'enfant mort se déduit, pour les deux sexes, de ce qui a avorté à représenter le féminin. »¹⁸ L'enfant mort est la figure la plus à même de représenter tout ce qui a avorté, et la passion vient y faire objection. Gori termine, en rappelant que le désir du rêve, - et les autres formations de l'inconscient, - trouve sa source dans ce que Freud appelle « l'enfant toujours vivant en nous ». Et s'interroge : « Mais ce qui de cet enfant n'est jamais advenu au champ subjectif des figures du discours, cet enfant en reste dans les limbes, cet enfant que l'Autre ne nous a pas laissé être, n'a pas accueilli dans le logis de la langue, ou dans le site de la parole, que devient-il ? Cet enfant-là, mort-né, avorté ou perdu qui, mieux que les passions peut venir témoigner de son inconsolable nostalgie ? Les passions tentent de circonscrire l'ombre portée de l'enfant mort au langage en lui offrant une chair seule à même de faire-nom et sépulture. »¹⁹

De l'enfant mort au signifiant vivant

A cet endroit du parcours, un sentiment de déploration accable devant ce tableau : « L'enfant-mort mis à mort par les théoriciens, même ». L'autopsie a bien eu lieu, nous savons tout de lui, tout, et le reste.

Par bonheur, la lecture du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*²⁰ sauve l'enfant mort de cette troisième mort qui consisterait à le dépouiller de tout point d'énigme, grâce à la prise en compte de ce que je considère comme une de ses figures, celle de l'enfant du rêve : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » C'est pas à pas qu'il convient de cheminer dans les cinq

16. Ibidem, p. 270.

17. Ibidem, p. 272.

18. Ibidem, p. 273.

19. Ibidem, p. 277.

20. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire 1964, Editions de l'Association lacanienne Internationale.

premières leçons de ce séminaire pour prendre la mesure de ce passage de l'enfant mort au signifiant vivant.

C'est d'une place de réfugié, de proscrit, d'excommunié majeur, de négocié que Lacan parle et qu'il va soutenir ce qu'il en est des fondements de la psychanalyse : « Ce qui veut dire, qu'est ce qui la fonde comme praxis ? Qu'est-ce qu'une praxis ? C'est le terme le plus large pour désigner une action concertée par l'homme, qu'elle quelle soit, qui le met en mesure de traiter, dirais-je, le réel par le symbolique. Qu'il y rencontre plus ou moins d'imaginaire ne prend ici que valeur secondaire ? Quel statut conceptuel devons-nous donner à quatre des termes introduits par Freud comme concepts fondamentaux ? Nommément : l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion. »²¹ Lacan souligne que leur valeur opératoire est leur référence au signifiant.

Il commence par l'inconscient dont il précise la structure de béance et la fonction « à proprement parler ontologique », en ce que son ordre « c'est que ce n'est ni être, ni non-être, c'est du non réalisé ». ²² Lacan évoque à ce sujet la fonction des limbes; ou dans le registre mythique, ces êtres intermédiaires, médiateurs ambigus que sont les sylphes, les gnomes. L'inconscient à bien à voir avec cette ouverture infernale que Freud avait articulé : *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*²³. Ce qui est ontique dans la fonction de l'inconscient, c'est cette fente par où ce quelque chose du désir est un instant amené au jour mais qui a dans sa caractéristique, ce second temps de fermeture qui donne à cette saisie cet aspect évanouissant. Structure scandée de ce battement de la fente en deux temps, initial et terminal, de ce temps logique, entre cet instant de voir ou quelque chose est toujours élidé, voire perdu de l'intuition même et ce moment élusif où la saisie de l'inconscient ne conclut pas : où il s'agit toujours d'une récupération leurrée. Ontiquement, c'est l'évasif²⁴. Ce statut, inconsistant, fragile, discontinu, de l'inconscient lui est reconnu par la démarche même de son découvreur : ce statut est éthique.

« Où fut la passion de Freud ? », s'interroge Lacan, et c'est ici que va se glisser la première émergence de l'enfant du rêve : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »

Il (Freud) sait toute la fragilité des moires de l'inconscient concernant ce registre quand il conclut dans son dernier livre (ou chapitre, comme vous voudrez), chapitre VII de *La Science des rêves*, concernant le processus psychologique de rêve. Ce qu'il discute après l'avoir introduit par un de ces miracles d'art consommé, ce rêve qui, de tous ceux qui sont analysés dans la *Traumdeutung*, a ce sort à part, justement, de rêve suspendu autour du mystère le plus angoissant, celui qui unit un père au cadavre de son fils

21. Ibidem, p. 22.

22. Ibidem, p. 38.

23. On gardera ceci à l'esprit quand la figure de Erlkönig, le roi des Aulnes sera évoquée plus loin.

24. Ibidem, p. 40.

tout proche, de son fils mort; ce père succombant au sommeil, et voyant surgir l'image du fils qui lui dit : "Ne vois-tu pas, père, je brûle" - or il est en train de brûler dans le réel, dans la pièce à côté.

Comment faire se soutenir la théorie du rêve "image d'un désir" autour de cet exemple ou dans une sorte de reflet flamboyant, c'est justement une réalité qui, ici quasiment calquée, semble arracher à son sommeil le rêveur. Comment ? Sinon pour nous indiquer que c'est, sur la voie même où nous est le mieux évoqué le mystère, le mystère d'un secret dont il ne faut pas avoir l'oreille plus sensible qu'il n'est commun à des résonances permanentes, le mystère qui n'évoque rien d'autre que le monde de l'au-delà, et je ne sais quel secret partagé entre cet enfant qui vient dire au père : "Ne vois-tu pas, père que je brûle ?"...

De quoi brûle-t-il ? Sinon de ce que nous voyons se dessiner en d'autres points désignés par la topologie freudienne. Que Freud ait doublé le mythe d'Hamlet où ce que porte le fantôme, c'est (il nous l'accuse lui-même) le poids de ses péchés, le Père - le Nom-du-Père - soutient la structure du désir avec celle de la Loi. Mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché (...)

Tout est à portée, émergeant, dans cet exemple que Freud place là en quelque sorte pour nous indiquer qu'il ne l'exploite pas, qu'il l'apprécie, qu'il le pèse, le goûte, que c'est de ce point le plus fascinant, qu'il nous détourne. Pour entrer dans quoi ? Dans une discussion concernant l'oubli du rêve, la valeur de sa communication, de sa transmission, de son apport par le sujet... »²⁵

Et qui mène vers la distinction de ce qu'il en est pour Descartes et pour Freud du sujet de la certitude. Lacan termine cette leçon en se demandant comment concevoir le concept de répétition, « comment à l'intérieur de cette expérience en tant qu'expérience décevante, c'est justement de la répétition comme répétition de la déception, que Freud coordonne son expérience avec un réel, situé comme essentiellement ce que le sujet est condamné à manquer mais que ce manquement même révèle. »²⁶

Dans la leçon IV, il redit à propos de l'inconscient « que la vraie fonction de ce concept qui est justement d'être un concept en relation profonde, initiale, inaugurale avec la fonction du concept lui-même, de l'*Unbegriff* ou le *Begriff*, de l'*Un* originel du concept, à savoir de la coupure. Cette coupure, je l'ai profondément liée à la fonction, inaugurale et comme telle du sujet, dans sa relation la plus initiale, constituante, au signifiant même. »²⁷

Là où c'était, le *Ich* (en tant que lieu complet, total du réseau des signifiant c'est-à-dire le sujet) le sujet doit advenir. Et, pour cela, il s'agit de repérer le réseau de signifiants, constitué par des associations en quelque sorte de hasard et de contiguïté mais qui n'ont pu se constituer de cette façon qu'en raison d'une

25. Ibidem, p. 42.

26. Ibidem, p. 48.

27. Ibidem, p. 50.

structure très définie, celle d'une diachronie constituante. La constitution même du champ de l'inconscient s'assure de ce *Wiederkehr*, cette notion de recouplement, de retour, qui est essentielle.

C'est dans ce *Wiederkehr* précise Lacan que Freud assure sa certitude, en ce qu'il y reconnaît la loi de son désir, guidé qu'il est par son auto-analyse, et qui constitue « le premier repérage de la loi du désir suspendu au Nom-du-Père. »

La fonction de la répétition, *Wiederholen*, n'a rien à faire avec le caractère ouvert ou fermé des circuits appelés *Wiederkehr*. Le *Wiederholen* a rapport avec le *Erinnerung*, la remémoration qui marche jusqu'à une certaine limite qui s'appelle le réel. Le réel : « C'est ce qui revient toujours à la même place. »²⁸

La répétition, n'est pas la reproduction, c'est une présentification en acte. *Wiederholen*, dont l'étymologie est proche de « haler », c'est : le sujet qui tire toujours son truc autour d'un certain chemin d'où il ne peut sortir... La « résistance du sujet » est la répétition en acte. Et c'est ici que Lacan introduit la question du rapport entre l'*automaton* (qui est de l'ordre du réseau des signifiants) et la *tuché* à définir comme rencontre du réel.

Dès les premières paroles de la leçon V, Lacan redit que ce qui est au cœur de l'expérience de l'analyse, c'est qu'elle est centrée, orientée vers le noyau du réel. « Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est bien en effet de la structure de cette rencontre, de la fonction nodale, de la fonction répétitive d'une rencontre essentielle, d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe, qu'il s'agit dans tout ce que la psychanalyse à découvert. »²⁹ Ce qui se répète, c'est toujours quelque chose dont le rapport à la *tuché* nous est désigné par l'expression « comme par hasard ». Ainsi, la véritable préoccupation de Freud à propos de *L'Homme aux loups* est d'interroger le réel, la rencontre première, qui peut être affirmée derrière le fantasme. De la fonction de la *tuché*, du réel comme de la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, on notera qu'elle s'est présentée au début de l'histoire de la psychanalyse sous la forme du traumatisme. Ce qui permet de comprendre le caractère radical, de la notion conflictuelle qui est introduite par l'opposition du principe de plaisir au principe de réalité. En effet, c'est au sein des processus primaires que se trouve conservée l'insistance du trauma. Mais, si le rêve est défini comme manifestant le vœu, le *Wunsch*, porteur du désir du sujet, comment peut-il produire la figure ou l'écran derrière lequel s'indique encore le trauma ? Le système de réalité laisse en quelque sorte prisonnière une partie essentielle de ce qui est à rapporter au réel. La réalité est en souffrance, se présentant comme ce quelque chose qui attend et ce *Zwang* qui commande ce détour même du processus primaire. Ce processus primaire – qui n'est autre que l'inconscient – est à saisir dans son expérience de rupture entre perception et conscience.

Ce « entre perception et conscience » nous pouvons à tout instant, dit Lacan, le saisir. « L'autre jour, n'ai-je point été éveillé, d'un court sommeil où je

28. Ibidem, p. 58.

29. Ibidem, p. 63.

cherchais le repos, par quelque chose qui frappait à ma porte déjà avant que je me réveille. Avec ces coups pressés, j'avais déjà formé un rêve, un rêve qui me manifestait autre chose que ces coups. Et quand je me réveille, ces coups, cette perception, si j'en prends conscience, c'est pour autant qu'autour d'eux, je reconstitue, je replace toute ma représentation, je sais que je suis là, à quelle heure je me suis endormi, et ce que je cherchais par ce sommeil. Quand le bruit du coup parvient non point à ma perception mais à ma conscience, c'est que ma conscience se reconstitue autour de cette représentation, que je sais que je suis sous le coup du réveil, que je suis *knocked*. Mais là, il me faut bien m'interroger sur ce que "je suis et, à cet instant là", la voie immédiatement avant et si séparée qui était celle où j'ai commencé de rêver sous ce coup qui est en apparence ce qui me réveille. A ce moment, je suis, que je sache, avant que je ne me réveille, ce "ne" explétif, dit explétif, qui déjà dans tel de mes écrits désignait le mode même de présence de ce que "je suis" d'avant le réveil. »³⁰

Ce que Lacan souligne c'est la symétrie de la structure qui fait que dans sa conscience, il ne peut se soutenir que de la représentation. Ce qui permet de saisir que ce qui motive le surgissement de cette réalité représentée c'est le phénomène, la distance, la béance même qui constitue le réveil. Lacan revient ici longuement au rêve du chapitre VII de la *Traumdeutung* :

« Notez comme ce rêve, tout entier fait aussi sur l'incident, le bruit qui détermine ce malheureux père qui a été prendre, dans la chambre voisine de celle où repose son enfant mort, quelque repos, laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte, d'un grison, d'un autre vieillard qui est atteint, réveillé par quelque chose qui non seulement est la réalité, le choc, le *knocking* d'un bruit fait pour le rappeler au réel, mais qui dans son rêve, traduit juste la quasi-identité de ce qui se passe, à savoir la réalité même d'un cierge renversé et en train de mettre le feu au lit où repose cet enfant. (...)

Mais n'est ce pas, demande t-il, une autre réalité qui le réveille, celle qu'il y a dans ce message, prononcé par l'enfant sur un ton de reproche : "Père, ne vois-tu pas que je brûle ?" Est-ce que dans ses mots ne passe pas la réalité manquée qui a causé la mort de l'enfant ? (...) Est-ce que le rêve poursuivi n'est pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée. La rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller. Si Freud s'en émerveille comme confirmant la théorie du désir, c'est bien qu'il s'agit d'autre chose que d'un fantasme comblant un vœu.

Ce n'est pas même que dans le rêve se soutienne que son fils vit encore, mais bien que cette vision atroce désigne un au-delà qui s'y fait entendre. C'est que le désir s'y présentifie, de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est que dans le rêve se fasse la rencontre vraiment unique. Après quoi le désir n'a plus à subsister que comme deuil, après quoi la réalité n'a plus de sens que du nettoyage de la scorie.

C'est que seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette

30. Ibidem, p. 68.

rencontre immémorable, puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant sinon le père en tant que père- c'est à dire nul être conscient. »³¹

Dans cette phrase, « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », Lacan nous invite à reconnaître dans cette pièce détachée de la souffrance du père, l'envers de ce qui sera, éveillé, sa conscience, nous portant à nous demander ce qui est corrélatif dans le rêve, de la représentation. Ainsi, nous sommes menés par Lacan au travers de cette figure de l'enfant mort à ce point du réel qui va du trauma au fantasme, en tant que le fantasme n'est que l'écran qui le dissimule. Ce point de la place du réel ayant une fonction déterminante dans la fonction de la répétition.

Lacan va ensuite préciser qu'en aucune manière, la répétition n'est affaire de naturel ni d'un quelconque retour au besoin. « La répétition demande du nouveau : tout ce qui, dans la répétition, se varie, se module, n'est qu'aliénation de son essence. L'adulte (voire l'enfant plus avancé) exige dans ses activités, de ce jeu, du nouveau. »³² Ainsi chez l'enfant « se manifeste l'exigence que le conte soit toujours le même, que sa réalisation racontée soit ritualisée, c'est-à-dire textuellement la même. Et ce point donc comme dessinant une consistance distincte des détails de son récit, un signifiant de renvoi, à la réalisation du signifiant qui ne pourra jamais être assez soigneuse dans sa mémorisation pour atteindre, à désigner, la primauté de la signifiante comme telle et que c'est donc s'en évader que de la développer en variant les significations (...) Cette variation fait oublier la visée de cette signifiante en transformant son acte en jeu, en lui donnant des décharges bienheureuses au regard du principe de plaisir. »³³

Lacan ajoute que cette répétition est aussi celle que Freud a saisie en observant le jeu du fort-da de son petit-fils. Ainsi, si l'enfant surveille bien la porte par laquelle sa mère l'a quitté, « marquant qu'il s'attend à l'y revoir, mais qu'auparavant, avant ce stade, c'est au point même où elle l'a quitté au point proche qu'elle a abandonné près de lui, qu'il porte sa vigilance ; que la béance introduite par l'absence dessinée est donc toujours ouverte et reste cause d'un tracé centrifuge où ce qui choit, ce n'est pas l'autre en tant que figure où se projette le sujet mais cette bobine, à lui-même par un fil seulement retenue, où s'exprime ce qui de lui se détache dans cette épreuve, l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective ? »³⁴

C'est l'ensemble de l'activité qui symbolise la répétition. Et qui témoigne non pas d'un besoin qui en appellerait au retour de la mère et qui se manifesterait dans le cri, mais de son départ comme cause d'une *Spaltung* dans le sujet.

31. Ibidem, p. 70.

32. Ibidem, p. 72.

33. Ibidem, p. 73.

34. Ibidem, p. 73.

C'est le jeu qui est le représentant de la représentation. Et Lacan de demander : « Que deviendra la *Vorstellung* quand ce *Repräsentanz* de la mère à nouveau - dans son dessin marqué des touches, des gouaches du désir, le *Vorstellungsrepräsentanz* - manquera ? Et de répondre : J'ai vu, moi aussi "vu de mes yeux dessillés par la divination maternelle" comment l'enfant, traumatisé par mon départ malgré un appel précocement ébauché de la voix et désormais plus renouvelé pour des mois entiers, j'ai vu bien longtemps après encore quand je prenais ce même enfant dans mes bras, je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma. »³⁵

Un « à suivre » de l'enfant mort

Ainsi ce parcours de l'enfant mort dans cette figure particulière de l'enfant du rêve, « Père ne vois-tu pas que je brûle ? », se termine sur cette scène : celle de l'enfant endormi dans les bras de son père dont le regard a été dessillé par la divination maternelle. Après ce long défilé de la mort, cette scène d'apaisement m'avait procuré à sa première rencontre un de ces moments qu'on appelle bonheur de lecture. Mais apaisement tout momentané en ce qu'une nouvelle direction me semblait indiquée par Lacan, par-delà la figure de l'enfant mort, celle du père, du Nom-du-Père qui lie le désir à la loi, mais également celle du père qui laisse son péché en héritage. Cette direction rejoignait bien quelques-uns des étonnements qui avaient été les miens à la relecture du chapitre VII de la *Traumdeutung*, et à ses prolongements.

L'adjectif mozartien que Lacan avait utilisé à propos de Kierkegaard dans la leçon V m'y avait sans doute incitée. Comment en effet, ne pas établir de rapprochement entre ce rêve de l'enfant qui brûle et le lied de Schubert *Erkönig, Le roi des Aulnes*, composé comme bien d'autres sur un poème de Goethe ?

Le poème retrace une chevauchée dans la nuit, celle du père tenant son enfant bien au chaud dans ses bras et la rencontre avec la mort sous les traits du Roi des Aulnes. Les appels réitérés du fils au père restent vains, le père est aveugle et sourd :

« – Père, ne vois-tu pas le Roi des Aulnes,
Le Roi des Aulnes avec sa traîne et sa couronne.
– Mon père, mon père, quoi ? tu n'entends donc pas
Ce que le Roi des Aulnes me promet à voix basse ?
– Mon père, mon père, ne vois-tu donc là-bas
Les filles du Roi des Aulnes dans cet endroit lugubre ? »

Le poème se termine par ces vers :

« L'effroi saisit le père, il galope très vite
Il tient dans ses deux bras l'enfant tout gémissant,
Il arrive à grand-peine au port ;
Dans ses bras l'enfant était mort. »

35. Ibidem, p. 74.

Cette ballade, très célèbre, a été écrite en 1782 à l'époque où Goethe travaillait à son drame *Egmont* en même temps qu'il connaissait une période d'intense activité administrative, sociale et poétique. Elle a fait l'objet d'un nombre très important d'exégèses qui n'ont pas manqué de signaler que Goethe avait perdu son père cette année et que la reprise du thème, de « la mort-dans-le-retour dans les bras du père », déjà présent dans les premiers poèmes n'était sans doute pas sans lien avec cette mort.

Des six cents lieder que Schubert écrit entre 1811 et 1828, il est dit qu'*Erlkönig* aurait été composé en 1815 dans un état « d'exaltation intense. Le sujet le renvoyait, il est vrai, à de douloureuses blessures intimes : sur le fond d'un piano impétueux, stylisant à la fois le déchaînement des éléments et le bouleversement des esprits, l'enfant est en proie au cruel choix entre un père réel, aimant mais impuissant et un père fantasmé – le roi des Aulnes – séduisant et mortel. »³⁶

« Exaltation intense » sont également les mots que Didier Anzieu³⁷ utilise pour évoquer l'état de Freud au moment de la rédaction du chapitre VII de la *Traumdeutung* qu'il rédige en deux semaines en septembre 1899. Nous sommes à la date anniversaire de la mort de son père. C'est durant l'été 1896 que Jacob tombe gravement malade, pour mourir le 23 octobre. Freud en est profondément touché. Dans la nuit du 25 au 26 il fait le rêve : « On est prié de fermer les yeux, un œil ». Anzieu termine la biographie du jeune Freud de l'auto-analyse en 1902 au moment où va s'interrompre la correspondance avec Fliess. Ce serait Fliess, dit Anzieu, qui aurait mis fin à leur correspondance de crainte que ses idées ne soient plagiées par Freud. Les deux derniers envois de Freud seront une carte postale en septembre et en novembre, le 28, un billet de condoléances : la femme de Fliess vient d'accoucher d'un enfant mort-né.

« Comme par hasard » ?

Il y a bien là la relance d'un questionnement théorique pour lequel je n'ai qu'une question : qu'est ce qui amène pour un homme la figure de l'enfant mort dans ce temps de la mort du père ? Une question et une association de lecture, celle du texte de Charles Melman : « La transmission par Jacques Lacan ». ³⁸

Dans ce texte, Charles Melman précise que d'une transmission « on peut dire qu'il y en a au moins trois. Il y a une transmission dont on peut dire qu'elle est réelle, c'est celle qui se déchiffre chez le notaire. Il y en a une qui, assurément, est imaginaire, c'est-à-dire celle que vous vous croyez devoir investir, vous imaginez qu'il vous a été dévolu de transmettre, de poursuivre, que vous

36. F. Schubert, Lieder sur des poèmes de Goethe, par Mathias Goerne, Decca, p. 7. *Erlkönig* a été écrit en 1815. En août de cette année, Schubert écrit 5 lieder le 19, 6 autres le 25, et 8 le 15 octobre.

37. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Puf, Bibliothèque de Psychanalyse, 3^e édition en un seul volume, 1988, p. 532.

38. Ch. Melman, « La transmission par la psychanalyse », dans *Transmission de la psychanalyse et institution*, *Le Bulletin Freudien*, n° 15, 1990, pp. 47 et sv.

êtes un fils imaginaire – ou une fille, peu importe.

Et puis il y a une transmission symbolique. Alors qu'est-ce que c'est ? En quoi ça consiste ? (...)

La transmission symbolique, elle est toujours celle d'une dette, c'est-à-dire de ce qui n'a pas été accompli par les prédécesseurs, par les ancêtres, et que le fils, pour se maintenir dans l'Autre, reprend à son compte. Il continue le combat, qu'il le veuille ou pas.

Alors, qu'est-ce qui n'a pas été assuré par les ancêtres ? Autrement dit, pourquoi est ce que nous nous trouvons tous devant une dette à payer ? Quels que nous soyons. Eh bien, nous pouvons répondre là-dessus : ce qu'ils ont laissé en suspens, c'est la jouissance qu'ils n'ont pas accomplie. C'est là, le péché originel, bien que ce soit difficile à comprendre pour certains. Que le seul péché qu'il y ait, le seul que nous vivions comme péché, c'est de ne pas aller au terme de la jouissance qui nous est prescrite par l'Autre. »

Arrêt sur cet « à suivre... » d'un enfant mort et d'un père mort.